



Chaire Métaphysique et Philosophie de la connaissance

Claudine Tiercelin. *Sémiotique et ontologie*. Année 2019-2020.

Cours du Mardi 3 mars 2020

Les antécédents modernes de la sémiotique (2)

Signes, perception et action : Thomas Reid et Condillac (ou comment peut-on ne pas être réaliste ?)

1. Condillac et Reid : des projets distincts et pourtant proches

Textes de Condillac (1714-1780). *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) (in Le Roy, vol.1), *Les Monadés* (anonyme, 1748), *Traité des systèmes* (1749) *Traité des sensations* (1754); *Traité des animaux* (1755); *Cours d'études* (1775); *Le Commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre* (1776); *La Logique ou l'art de penser* (1780); *La Langue des calculs*, ouvrage posthume (1798).

Editions : G. Le Roy. *Œuvres Philosophiques de Condillac*, 3 vols, Paris, PUF, 1947-1951. On indique le n° du volume, la page et, avec les lettres A ou B, la colonne.

Condillac, Lettres inédites à Gabriel Cramer, texte établi, présenté et annoté par G. Le Roy, Paris, PUF, 1953.

Les Monadés, (édition établie et présentée par L. Bongie), The Voltaire Foundation, Oxford 1980, traduction française et appareil critique par F. Heidsieck & F. Pierobon, Grenoble, éditions Millon, 1994.

Essai sur l'origine des connaissances humaines, édition critique, introduction et notes par J.-C. Pariente et M. Pécharman, Paris, Vrin, 2014.

Sur Condillac : A. Bertrand (dir.), *Condillac: L'origine du langage*, Paris, PUF, 2002 ; A. Bertrand (dir.), *Condillac, philosophe du langage ?*, Lyon, ENS Editions, collection «La croisée des chemins », 2016; A. Charrak, *Empirisme et métaphysique. L'Essai sur l'origine des connaissances humaines de Condillac*, Paris, Vrin, 2015 ; F. Markovits-Pessel, *La statue de Condillac, les cinq sens en quête du moi*, Paris, Hermann, 2018 ; N. Rousseau, *Connaissance et langage chez Condillac*, Genève, Droz, 1987; « Condillac et l'Essai sur l'origine des connaissances humaines », *Revue de métaphysique et de morale*, 1999, n°1 ; « Condillac après l'Essai sur l'origine des connaissances humaines », *Etudes Philosophiques*, janvier 2019-1 ; C. Tiercelin, « Dans quelle mesure le langage peut-il être naturel ? (Condillac, Reid) », in *Condillac l'origine du langage, op.cit.*, 2002, p19-56.

Textes de Thomas Reid (1710-1796) : *Discours Philosophiques*, (prononcés en latin: 1753-1762); *Recherches sur l'entendement humain* (1764 : *Inquiry into the Human Mind*) ; *Analyse de la Logique d'Aristote* (1774). *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme* (1785: *Essays on the Intellectual Powers of Man*) *Essais sur les pouvoirs actifs de l'homme* (1788: *Essays on the Active Powers of Man*)

Editions: Se référer à l'édition des œuvres de Reid par l'université d'Edimbourg :
<https://edinburghuniversitypress.com/series-the-edinburgh-edition-of-thomas-reid.html>

Voir notamment: *Inquiry into the Human Mind upon the Principles of Common sense*, Derek Brookes (ed.), 1997.

Essays on the Intellectual Powers of Man, Derek Brookes et Knud Haakonssen (eds.), 2002.

Essays on the Active Powers of Man, Knud Haakonssen & James A. Harris (eds.), 2010.

On trouvera aussi : Sur internet archive:

The Works of Thomas Reid (2 vols) ed. W. Hamilton, 1863. <https://archive.org/details/worksofthomasrei00reiduoft>;

Théodore Jouffroy : traduction de l'intégralité de l'œuvre de Reid de 1828 à 1836. <https://archive.org/search.php?query=Thomas%20Reid%20par%20Jouffroy>

Nouvelles traductions en français :

Essais sur les pouvoirs actifs de l'homme (Essays on the Active Powers of Man), traduction par Gaël Kervoas et Eléonore Le Jallé, Paris, Vrin, 2009.

Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun (Inquiry into the Human Mind), traduction par Michel Malherbe, Paris, Vrin, 2012.

Sur Reid : B. Rollin, "Thomas Reid and the Semiotics of Perception", *The Monist*, vol.61, n°2, avril 1978 ; D. Schulthess, *Philosophie et sens commun chez Thomas Reid (1710-1796)*, Peter Lang, Berne, 1983 ; M. Dalgarno et E. Matthews (eds.), *The Philosophy of Thomas Reid*, Londres, Kluwer Academic Publisher, 1989 ; K. Lehrer *Thomas Reid*, Routledge, 1989 ; C. Tiercelin, "Reid and Peirce on Belief "in Dalgarno & Matthews (eds.), *op.cit.*, 1989, p. 205-224; N. Wolterstorff, *Thomas Reid and the story of epistemology*, New-York, Cambridge UP, 2001 ; T. Cuneo et R. V. Woudenberg (ed.), *The Cambridge Companion to Thomas Reid*, Cambridge, Cambridge UP, 2004 ; R. Nichols, *Thomas Reid's Theory of perception*, Oxford UP, 2007.

Textes cités :

1. « Notre premier objet, celui que nous ne devons jamais perdre de vue, c'est l'étude de l'esprit humain, non pour en découvrir la nature, mais pour en connaître les opérations ; observer avec quel art elles se combinent, et comment nous devons les conduire, afin d'acquérir toute l'intelligence dont nous sommes capables. Il faut remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les suivre jusqu'aux limites que la nature leur a prescrites, par là fixer l'étendue et les bornes de nos connaissances et renouveler tout l'entendement humain. » (*Essai*, intr, *OP*, I, 4, 2014, p. 62)

2. « Ce n'est que par la voie des observations que nous pouvons faire ces recherches avec succès, et nous ne devons aspirer qu'à découvrir une première expérience que personne ne puisse révoquer en doute et qui suffise pour expliquer toutes les autres. Elle doit montrer sensiblement quelle est la source de nos connaissances, quels en sont les matériaux, par quel principe ils sont mis en œuvre, quels instruments on y emploie et quelle est la manière dont il faut s'en servir. J'ai, ce me semble, trouvé la solution de tous ces problèmes dans la liaison des idées, soit avec les signes, soit entre elles : on en pourra juger à mesure, qu'on avancera dans la lecture de cet ouvrage. » (*Essai*, intr, *OP*, 1, 4, 2014, p. 62)

3. « Les esprits avisés conviennent aujourd'hui, ou devraient convenir, qu'il n'y a qu'une seule voie menant à la connaissance des œuvres de la nature : celle de l'observation et de l'expérience. Par notre constitution, nous sommes naturellement portés à reconduire les observations et les faits particuliers à des règles générales et à appliquer ces règles générales pour expliquer d'autres effets ou nous guider dans l'art de les produire. Cette marche de l'entendement est familière à tout être humain dans les affaires communes de la vie et c'est la seule qui permette de vraies découvertes en philosophie. » (Reid 97b, *Recherches*, 2012, p. 27-28)

4. « L'âme peut donc, « absolument, sans le secours des sens, acquérir des connaissances. Avant le péché, elle était dans un système tout différent de celui où elle se trouve aujourd'hui. Exempte d'ignorance et de concupiscence, elle commandait à ses sens, en suspendait l'action, et la modifiait à son gré. Elle avait donc des idées antérieures à l'usage des sens. Mais les choses ont bien changé par sa désobéissance. Dieu lui a ôté tout cet empire : elle est devenue aussi dépendante des sens, que s'ils étaient la cause physique de ce qu'ils ne font qu'occasionner ; et il n'y a plus pour elle de connaissances que celles qu'ils lui transmettent. De là l'ignorance et la concupiscence. C'est cet état de l'âme que je me propose d'étudier, le seul qui puisse être l'objet de la philosophie, puisque c'est le seul que l'expérience fait connaître. Ainsi, quand je dirai *que nous n'avons point d'idées qui ne nous viennent des sens*, il faut bien se souvenir que je ne parle que de l'état où nous sommes depuis le péché. Cette proposition appliquée à l'âme dans l'état d'innocence, ou après sa séparation du corps, serait tout-à-fait fautive. Je ne traite pas des connaissances de l'âme dans ces deux derniers états, parce que je ne sais raisonner que d'après l'expérience. D'ailleurs, s'il nous importe beaucoup, comme on n'en saurait douter, de connaître les facultés dont Dieu, malgré le péché de notre premier père, nous a conservé l'usage, il est inutile de vouloir deviner celles qu'il nous a enlevées, et qu'il ne doit nous rendre qu'après cette vie.

Je me borne donc, encore un coup, à l'état présent. Ainsi il ne s'agit pas de considérer l'âme comme indépendante du corps, puisque sa dépendance n'est que trop bien constatée, ni comme unique à un corps dans un système différent de celui où nous sommes. Notre unique objet doit être de consulter l'expérience, et de ne raisonner que d'après des faits que personne ne puisse révoquer en doute. » (*Essai*, I, I, § 8, *OP*.1, 7B, 2014, p. 73)

5. « On peut distinguer les opérations de l'âme en deux espèces, selon qu'on les rapporte plus particulièrement à l'entendement ou à la volonté. L'objet de cet essai indique que je me propose de ne les considérer que par le rapport qu'elles ont à l'entendement.

Je ne me bornerai pas à en donner des définitions. Je vais essayer de les envisager sous un point de vue plus lumineux qu'on n'a encore fait. Il s'agit d'en développer les progrès, et de voir comment elles s'engendrent toutes d'une première qui n'est qu'une simple perception. Cette seule recherche est plus utile que toutes les règles des logiciens. En effet, pourrait-on ignorer la manière de conduire les opérations de l'âme, si on en connaissait bien la génération ? Mais toute cette partie de la métaphysique a été jusqu'ici dans un si grand chaos, que j'ai été obligé de me faire, en quelque sorte, un nouveau langage. Il ne m'était pas possible d'allier l'exactitude avec des signes aussi mal déterminés qu'ils le sont dans l'usage ordinaire. Je n'en serai cependant que plus facile à entendre pour ceux qui me liront avec attention. » (*Essai*, I, II, *OP*.I, 10B, 2014, p. 80)

6. « Adam et Eve ne durent pas à l'expérience l'exercice des opérations de leur âme, et, en sortant des mains de Dieu, ils furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir et de se communiquer leurs pensées. Mais je suppose que, quelque temps après le déluge, deux enfants, de l'un et de l'autre sexe aient été égarés dans des déserts, avant qu'ils connussent l'usage d'un signe. J'y suis autorisé par le fait que j'ai rapporté. Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu'à un pareil événement ? Qu'on me permette d'en faire la supposition la question est de savoir comment cette nation naissante s'est fait une langue. » (*Essai*, II, I: « De l'origine et des progrès du langage », *OP*.I, 60A, 2014, p. 193)

7. « A juger seulement par la nature des choses, (dit M. Warburton, page 48, *Essai sur les Hiéroglyphes*) et indépendamment de la révélation, qui est un guide plus sûr, l'on serait porté à admettre l'opinion de Diodore de Sicile et de Vitruve, que les premiers hommes ont vécu pendant un temps dans les cavernes et les forêts, à la manière des bêtes, n'articulant que des sons confus et indéterminés, jusqu'à ce que s'étant associés pour se secourir mutuellement, ils soient arrivés, par degrés, à en former de distincts, par le moyen de signes ou de marques arbitraires convenus entre eux ; afin que celui qui parlait, pût exprimer les idées qu'il avait besoin de communiquer aux autres : c'est ce qui a donné lieu aux différentes langues ; car tout le monde convient que le langage n'est point inné.

Cette origine du langage est si naturelle, qu'un père de l'église (Grég. Niss.) et Richard Simon, prêtre de l'Oratoire, ont travaillé l'un et l'autre à l'établir ; mais ils auraient pu être mieux informés, car rien n'est plus évident, par l'Écriture Sainte, que le langage a eu une origine différente. Elle nous apprend que Dieu enseigna la religion au premier homme, ce qui ne permet pas de douter qu'il ne lui ait, en même temps enseigné à parler. (En effet, la connaissance de la religion suppose beaucoup d'idées et un grand exercice des opérations de l'âme, ce qui n'a pu avoir lieu que par le secours des signes : je l'ai démontré dans la première partie de cet ouvrage)[...] Quoique, ajoute plus bas M. Warburton, Dieu ait enseigné le langage aux hommes, cependant il ne serait pas raisonnable de supposer que ce langage se soit étendu au-delà des nécessités alors actuelles de l'homme, et qu'il n'ait pas eu par lui-même la capacité de le perfectionner et de l'enrichir. Ainsi le premier langage a nécessairement été stérile et borné ». Tout cela me paraît fort exact. Si je suppose deux enfants

dans la nécessité d'imaginer jusqu'aux premiers signes du langage, c'est parce que j'ai cru qu'il ne suffisait pas pour un philosophe de dire qu'une chose a été faite par des voies extraordinaires ; mais qu'il était de son devoir d'expliquer comment elle aurait pu se faire par des moyens naturels. » (*Essai*, II, I: « De l'origine et des progrès du langage », *OP.I*, 60A-B (note), 2014, p. 193-194)

8. « Celui qui le premier découvrit que l'eau gèle sous l'action du froid et qu'elle se change en vapeur sous l'effet de la chaleur, le fit selon les mêmes principes généraux et en usant de la même méthode que Newton dans sa découverte de la loi de la gravitation et des propriétés de la lumière. Ses *Regulae philosophandi* (en tête du livre III des *Principia mathematica philosophiae naturalis* (London 1867) sont des maximes du sens commun et s'appliquent chaque jour dans la vie commune ; et quiconque prétend philosopher selon d'autres règles, qu'il s'agisse du système matériel ou de l'esprit, n'atteindra pas le but où il tend....

Toutes nos belles théories sur la formation de la Terre, la génération des animaux, l'origine du mal naturel et moral, toutes, dis-je, dès qu'elles passent les bornes d'une juste induction tirée des faits, ne sont que vanité et folie et ne méritent pas plus de crédit que les tourbillons de Descartes ou l'archée de Paracelse. La philosophie de l'esprit n'a peut-être pas été moins corrompue par les théories que celles du système matériel. La théorie des idées, est, à la vérité, très ancienne et elle a été très généralement reçue ; mais comme ces avantages ne la rendent pas plus véridique, il n'y a pas de raison de la soustraire à un examen libre et sincère, surtout en un siècle qui a produit un système de scepticisme qui semble triompher de toute science et même des préceptes du sens commun » (Reid 97b-98a, *Recherches*, 2012, p. 28)

9. « Les conjectures et les théories sont des créations des hommes, elles seront toujours très différentes des créations de Dieu. Si nous voulons connaître les œuvres de Dieu, il nous faut les consulter avec attention et humilité en veillant à ne rien ajouter du nôtre à ce qu'elles déclarent d'elles-mêmes. Une juste interprétation de la nature, voilà la seule philosophie qui soit saine et orthodoxe ; tout ce que nous ajoutons du nôtre est apocryphe et n'a pas d'autorité » (Reid 97b, *Recherches*, 2012, p. 28)

10. « Il n'y a pas de place ici pour ce talent si admiré qu'est l'invention. Dans tout l'espace de la Nature, l'humble méthode de l'information exige que nous recevions toute notre connaissance de la Nature. » (Reid 472b, *Intellectual Powers*, *Essay VI*, chap VIII, 2002, p. 535 [24-29])

11. « L'une, ambitieuse, veut percer tous les mystères; la nature, l'essence des êtres, les causes les plus cachées, voilà ce qui la flatte et ce qu'elle se promet de découvrir; l'autre, plus retenue, proportionne ses recherches à la faiblesse de l'esprit humain, et aussi peu inquiète de ce qui doit lui échapper, qu'avide de ce qu'elle peut saisir, elle sait se contenir dans les bornes qui lui sont marquées. » (*Essai*, intr., *OP*, I, 3A, 2014, p.59-60)

12. « La première fait de toute la nature une espèce d'enchantement qui se dissipe comme elle : la seconde, ne cherchant à voir les choses que comme elles sont en effet, est aussi simple que la vérité même. Avec celle-là les erreurs s'accumulent sans nombre, et l'esprit se contente de notions vagues et de mots qui n'ont aucun sens : avec celle-ci on acquiert peu de connaissances ; mais on évite l'erreur : l'esprit devient juste et se forme toujours des idées nettes.

Les philosophes se sont particulièrement exercés sur la première, et n'ont regardé l'autre que comme une partie accessoire qui mérite à peine le nom de métaphysique. Locke est le seul que je crois devoir excepter : il s'est borné à l'étude de l'esprit humain, et a rempli cet objet avec succès. Descartes n'a connu ni l'origine ni la génération de nos idées [Je renvoie à sa troisième *Méditation*. Rien ne me paraît moins philosophique que ce qu'il dit à ce sujet (éd. : voir *Méditations métaphysiques*, AT IX-1, p. 29-30)]. C'est à quoi il faut attribuer l'insuffisance de sa méthode ; car nous ne découvrirons point une manière sûre de conduire nos pensées, tant que nous ne saurons pas comment elles se sont formées. » (*Essai*, intr., *OP*, I, 3B, 2014, p. 60)

13. « S'il nous était possible de faire l'histoire exacte et complète de tout ce qui s'est passé dans l'esprit d'un enfant depuis qu'il a commencé de vivre et de sentir jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'âge de raison ; s'il nous était possible de dire comment ses facultés d'enfant commencèrent à opérer, comment elles forgèrent puis mûrirent toutes les différentes notions, opinions ou sentiments, que nous trouvons en nous-mêmes quand nous sommes enfin capables de réflexion ; nous aurions là un trésor d'histoire naturelle qui certainement jetterait une lumière plus grande sur les facultés humaines que tous les systèmes philosophiques à leur sujet depuis le commencement du monde. Mais il est vain de souhaiter ce que la nature n'a point mis en notre pouvoir. La réflexion, qui est le seul instrument par lequel nous puissions discerner les pouvoirs de l'esprit, vient trop tard pour nous permettre d'observer par quel progrès la nature les porte de leur état d'enfance à leur état de perfection. » (Reid 99a, *Recherches*, chap1, sect.2, 2012, p. 31. Voir aussi 120b et 548b)

14. « Il est sans doute étrange qu'une sensation que nous avons chaque fois que nous touchons un corps dur, que nous pouvons donc commander aussi souvent et prolonger aussi longtemps qu'il nous plaît, qui est en outre aussi distincte et déterminée qu'aucune autre, soit pourtant si parfaitement inconnue qu'on n'en a jamais fait un objet de pensée et de réflexion et qu'aucun langage ne l'ait honorée d'un nom ; il est étrange, dis-je, que les philosophes aussi bien que le vulgaire, l'aient entièrement négligée et l'aient confondue avec cette qualité de ces corps que nous appelons la *dureté*, une qualité avec laquelle elle n'a pas la moindre ressemblance. Ne pouvons-nous pas conclure que la connaissance des facultés humaines est encore dans l'enfance : que nous n'avons pas encore appris à donner toute l'attention voulue à ces opérations de l'esprit dont nous sommes conscients à chaque heure de notre vie ; que nous contractons de bonne heure certaines habitudes d'inattention qu'il est aussi difficile de surmonter que tant d'autres ? Car je tiens pour probable que la nouveauté de cette sensation n'est pas sans retenir l'attention des enfants, mais que, comme elle n'a pas d'intérêt en elle-même, une fois devenue familière, elle est négligée, l'attention se tournant seulement vers ce qu'elle signifie. Ainsi, celui qui apprend une langue prête attention aux sons ; mais quand il la maîtrise, il ne prête plus attention qu'au sens de ce qu'il veut exprimer. S'il en est ainsi, nous devons redevenir comme des petits enfants, si nous voulons être philosophes ; nous devons

surmonter cette habitude d'inattention qui n'a cessé de se renforcer depuis que nous avons commencé à penser, une habitude dont l'utilité, dans la vie commune, rachète la difficulté qu'elle crée au philosophe quand il veut découvrir les premiers principes de l'esprit humain » (Reid 120b, *Recherches*, chap.5, sect. 2, 2012, p. 80-81)

15. « Les facultés que nous avons en commun avec les animaux se développent bien avant la raison. Nous sommes des animaux irrationnels longtemps avant de pouvoir être appelés rationnels au sens propre du terme. Les opérations de la raison jaillissent par degrés imperceptibles, et il ne nous est pas possible de retracer avec précision l'ordre dans lequel elles apparaissent. Le pouvoir de la réflexion, le seul qui nous permettrait de retracer le progrès de nos facultés, arrive trop tard pour remplir cette fin. Certaines opérations des animaux ressemblent tellement à celles de la raison qu'on peine à les en distinguer. Je ne peux dire si les bêtes possèdent quoi que ce soit que l'on puisse appeler proprement croyance, mais leurs actions manifestent quelque chose qui y ressemble fort.

S'il y a des croyances instinctives en l'homme, il est probable qu'elles soient du même genre que celles que nous attribuons aux bêtes et il est possible qu'elles soient d'une espèce différente de celle des croyances rationnelles fondées sur des preuves. Mais on doit accorder qu'il y a bien quelque chose en l'homme que nous appelons « croyance » et qui n'est pas fondé sur des preuves.

Nous devons être informés de bien des choses avant d'être capables de discerner les preuves sur lesquelles elles reposent ; si nous devions suspendre notre croyance jusqu'à ce que nous soyons capables, d'une manière ou d'une autre, d'en peser les raisons, nous perdriions tous les avantages de l'instruction et les informations nécessaires pour parvenir à l'usage de nos facultés rationnelles.

L'homme ne pourrait jamais acquérir l'usage de la raison s'il ne grandissait dans la compagnie de créatures rationnelles ; L'avantage qu'il reçoit de la société provient en partie de l'imitation de ce qu'il voit les autres faire, en partie de l'instruction et des informations qu'ils lui communiquent ; sans cela, il ne pourrait ni se préserver, ni acquérir l'usage de ses facultés rationnelles.

Les enfants doivent apprendre des milliers de choses, et ils en apprennent tous les jours bien plus que ne sont prêts à le croire ceux qui n'ont jamais fait attention à leurs progrès » (Reid 548b, *Pouvoirs Actifs*, Essai III, I, chap. II, 2009, p.103)

16. « Les opérations les plus simples de l'esprit n'admettent pas de définition logique ; tout ce que nous pouvons faire est de les décrire de manière à conduire ceux qui les appréhendent en eux-mêmes à y porter leur attention et à y appliquer leur réflexion ; et il est souvent très difficile de les décrire assez pour y réussir » (Reid 182b, *Recherches*, chap.VI, sect. XX, 2012, p. 199)

17. « Quiconque comprend le langage, a quelque notion de la signification de ces mots; et quiconque est capable de réfléchir peut, en faisant attention aux opérations de son propre esprit, qui sont signifiées par eux, s'en former une notion claire et distincte; mais on ne peut les définir logiquement. » (Reid 220b, *Intellectual Powers, Essay I*, chap. 1, 2002, p. 20 [1-4])
